

Les voix du mensonge

Les éditions du Rouergue, riches d'un très beau catalogue de littérature pour enfants, ont inauguré cette rentrée une collection de littérature. Vous pouvez mentir, de Véronique Taquin, est l'un des trois romans publiés sous leur couverture joyeusement colorée. Premier livre de son auteur, par ailleurs cinéaste, Vous pouvez mentir joue avec le feu de la fiction, celui où se forgent puis se consomment les identités dans le ballet endiablé des identifications provoquées par le seul mouvement de la langue.

BERTRAND LECLAIR

VÉRONIQUE TAQUIN

VOUS POUVEZ MENTIR

Ed. du Rouergue, 306 p., 89 F

Trop de livres, décidément, sont passés à la trappe de cette rentrée littéraire, littéralement étouffée sous l'oreiller médiatique par les emballlements d'une critique expéditive qui semble n'avoir lu que trois livres (les romans de Michel Houellebecq et Marie Desplechin, et le très romanesque *Marguerite Duras* de Laure Adler — à moins, une fois lu *Vous pouvez mentir*, qu'il ne faille écrire l'inverse : le *Laure Adler* de Marguerite Duras). *Vous pouvez mentir*, de Véronique Taquin, est de ces dizaines de romans dont la plupart des journaux ont à peine jugé bon de signaler l'existence ; encore le doit-il au fait qu'il inaugure une nouvelle collection de littérature (1).

Il faut dire que *Vous pouvez mentir*, pour être d'une lecture limpide, n'est pas un livre facile à classer ou cataloguer. Il a cette immense qualité d'être irrésistible, sans doute inadaptable. Son intrigue comme biseauté est toute en plans de coupe, en séquences plus ou moins longues qui se succèdent ou se fondent au rythme des voix qui la portent. Ce n'est pas l'histoire, en soit banale (deux hommes, une femme au passé mystérieux : la construction de « l'image en miroir de deux êtres en fuite »), qui plie la narration à son service, mais tout au contraire la narration qui sans cesse dépie l'histoire, et c'est bien ce qui en fait l'un des premiers romans les plus intéressants de la rentrée, au-delà de certaines lourdeurs d'un style tirant volontairement, mais trop ou peu, vers le compte rendu. A ce titre sans doute l'on peut parler de fugue, comme le fait le texte de présentation en quatrième page de couverture, malgré le caractère un peu haché de l'ensemble.

L'idée de départ, telle qu'elle a donné son titre au roman, est belle, quand elle est au fondement même de l'art de la fiction et des rapports que celle-ci entretient avec le très ancien principe d'incertitude qu'on appelle l'existence, dont le prochain épisode reste toujours à conter. « Raconter votre vie, vous pouvez mentir » : c'est aussi le titre d'une vidéo que tourne actuellement Véronique Taquin, qui a déjà réalisé un film adapté de Melville, *Bartleby ou les hommes au rebut* ; c'est encore le titre d'un film que le personnage principal de son roman, Nathaniel Niels, a tourné. On n'y voit jamais l'interviewer, qui reste derrière la caméra tandis qu'il filme le discours de ses comédiens amateurs autorisés, voire, invités ou sommés de

mentir (et dont un certain nombre, du coup, doivent très vite en venir à se confier librement sous le couvert de la fiction : pourquoi mentir dès lors que l'on est sensé le faire ?). Evidemment, la représentation qui naît d'une image, qu'il s'agisse de photographie ou de cinéma, est toujours une représentation de celui qui prend l'image avant de devenir celle de qui la regarde, et peu importe dès lors celui qui y figure : au bout du compte, on imagine assez bien que le film tel qu'il est présenté constituera d'abord un insondable autoportrait de son auteur.

Quoique le livre s'appuie sur cette idée, il l'excède largement, ou plus exactement il la prolonge. Nathaniel Niels, plongé dans un étrange brouillard affectif et intellectuel, qu'entretient son rapport fluctuant et incertain à la vérité (depuis que des simulations destinées à lui épargner le service militaire l'ont réellement mené au bord de la folie ?), anime en effet une émission de radio en se faisant sobrement appeler

« User les pensées et
les mots jusqu'à ce
qu'il n'y eût plus rien
d'autre qu'un lien »

Pseudo dans son refus de laisser aux auditeurs la possibilité de l'identifier. Chargé du courrier des auditeurs, il sélectionne les confidences les plus privées, tâchant de les transformer en « objets esthétiques », ce qui implique « illustration et contrepoint, découpage et montage, éventuellement des retouches, et pourquoi pas une certaine dose de fabulation ». L'émission rencontre le succès. Elle bascule dans l'inconnu lorsque Niels reçoit une lettre signée d'un simple A, mais ouverte par une formule qui prouve que l'auteur de la lettre identifie parfaitement son correspondant, puisqu'il joue du titre de son film : « racontez ma vie, vous pouvez mentir ». L'homme propose à Niels de raconter sa propre histoire sur le mode du feuilleton, et s'engage à lui fournir des matériaux afin qu'il puisse rédiger et diffuser la suite chaque semaine, dans l'ignorance des épisodes suivants. Niels, qui accepte par goût de la fiction et du risque, aura bientôt l'impression qu'un piège se referme, le condamnant à répéter avec son amie Anna, jeune femme au passé insaisissable qui n'aime rien tant que de mentir sans raison sur

des points de détail, une histoire qu'elle a déjà écrite.

Au-delà de l'intrigue, au-delà même des dangereux jeux de rôle que le roman met en scène en bousculant les identités pour mieux provoquer les identifications en série, *Vous pouvez mentir* est d'abord une construction elliptique qui interroge et met en jeu le discours de ses personnages de la même manière que le film interroge et met en jeu leur image. Éternelle question, que la rhétorique peut contenir mais ne résoudra jamais : est-ce ce que l'on dit, qui importe, ou la manière dont on le dit ? L'un des plus beaux passages du roman rapporte en passant une discussion telle qu'elle a opposé deux sociologues sur une question d'éthique, chacun défendant son point de vue avec des arguments de valeur (qu'il ne nous est pas donné de connaître), mais l'un l'emportant peu à peu malgré sa fragilité rhétorique par sa capacité à tisser *a priori* des phrases anodines comme les mailles d'un filet. De même, à l'un des moments paroxystiques du roman, lorsque le personnage principal et son ami le plus proche échangent leurs identités respectives le temps d'un discours à la tribune d'un festival cinématographique, plusieurs passages reviennent serrer au plus près la matière des voix. Ainsi Niels, monté sur la tribune, s'y entend-il parler d'une voix extérieure à lui-même, une voix grise qui n'était plus « de gorge » mais d'oreille. Peu après, dans l'apaisement d'un trajet automobile, il sentira son attention glisser au point de ne plus écouter les propos échangés, « comme si maintenant les mots ne servaient plus et qu'il lui suffisait, pour comprendre le sens, de percevoir complètement la matière de cette voix et son rythme changé, apaisé ». De toute manière, quelle meilleure définition donner de l'amitié que celle-ci : « Ils sortirent du café, puis Pascal dit qu'ils avaient toute la nuit pour épuiser les peurs, si seulement ils savaient parler sans relâche et fuir comme il le fallait, ensemble, user les pensées et les mots jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien d'autre qu'un lien auquel tous deux voulaient croire et pour les mêmes raisons ».

C'est encore ce travail sur la voix qui donne sa pleine valeur à la principale scène d'amour physique du livre, lorsque surgissent « des mots tendres et fervents, insultants, suppliants, impérieux, indécents, des mots qui ne signifiaient plus et qui ne liaient plus mais touchaient et prenaient comme des bouches embrassées ou déchirées, jusqu'à ce qu'il lui semblât entendre leur vraie voix, nue et complète dans les paroles qui défaisaient tout. Puis elle cria une première fois et il devint impossible de savoir si elle cherchait encore à former des mots. »

Comment s'étonner dès lors qu'à l'un des moments cruciaux de l'histoire, lorsque surgit un revolver dans le sac d'Anna, s'impose en leitmotiv l'une des formules qui font écho au titre : « Ne vous inquiétez pas, on peut toujours parler ». Comme dans les rêves, les personnages de *Vous pouvez mentir* sont suspendus à un fil de mots. Le mensonge — la fiction — est un balancier, et ce roman sa célébration. |

1. Avec *Parole de ventriloque*, de Bénédicte Fayet, et *Petites morts*, d'Isabelle Rossignol, également publiés en septembre.